

Daniel Cassini

La guerre de Trois aura eu lieu

WARK IN PROGRESS

...beau comme la rencontre fortuite sur une table de dit-section de l'art militaire et de la psychanalyse, le thème développé dans « La guerre de Trois aura eu lieu » se situe très exactement entre le « sanglorians » de James Joyce dans *Finnegans wake* et le « J'objecte à être tué en temps de guerre » de Jacques Vaché, l'être qu'André Breton a le plus aimé au monde.

Antonin Artaud, Héliogabale, René Daumal, Arjuna et Krishna, Sun Tse et Antoine de Jomini, Freud et Lacan, parmi d'autres valeureux héros monteront en première ligne pour en découdre avec plusieurs sortes de guerres - moins meurtrières que celles de 14-18 et 39-45 - mais tout aussi ravageuses pour celles et ceux qui en sont les victimes - et obtenir autant de paix des braves gagnées de haute lutte.

À ce titre et pour valider ou pas la définition que donne de la guerre Michel Leiris « Très grand, gros et grave grabuge ou algarade », troupes métropolitaines, forces supplétives, corps auxiliaires, infanterie, cavalerie, artillerie, aviation, génie, marine, etc., sont cordialement invités à cette édifiante soirée qui fera date : le 10 décembre, et à l'issue de laquelle sera interprété, si le corps militaire se voit représenté en nombre suffisant, « L'hymne des anciens combattants patriotes » de Benjamin Péret.

Pour rappeler mon ruban
je me suis peint le nez en rouge
et j'ai du persil dans le nez
pour la croix de guerre
Je suis un ancien combattent
regardez comme je suis beau...

Sanglorians
de guerre
Finnegans wake
James Joyce

Mais j'objecte à être tué en temps
Jacques Vaché – Lettres de guerre
À Monsieur André Breton 9-5-18

« Héliogabale est né à une époque où tout le monde couchait avec tout le monde, et on ne saura jamais où ni par qui sa mère a été réellement fécondée. »

Fin avril 1934, Antonin Artaud fait paraître un livre aux éditions Denoël : *Héliogabale ou l'anarchiste couronné*.

Héliogabale est le descendant de la dynastie Syrienne des Bassianides. À 18 ans, ce jeune prince oriental devient empereur romain. Après un court règne marqué par une vie étonnante et scandaleuse, riche en excès de toutes sortes, anarchique, il meurt assassiné par sa garde dans les latrines de son palais au bord du Tibre.

En épigraphe à son texte Artaud écrit : « Et pour bien marquer son inactualité profonde, son spiritualisme, son inutilité, je le dédie à l'anarchie et à la guerre pour ce monde. »

J'emploierai ce soir – au sens de mettre au travail – un certain nombre de citations, fidèle en cela à Walter Benjamin écrivant : « Les citations dans mon travail sont comme des voleurs de grand chemin qui surgissent en armes et dépouillent le promeneur de ses convictions. »

La deuxième partie de l'ouvrage, commencé avec « Le berceau de sperme » et achevé avec « L'anarchie » s'intitule « La guerre des principes ».

Voilà ce qu'en dit Artaud :

« La guerre de l'esprit en hostilité avec lui-même n'est pas légendaire mais réelle. Elle a eu lieu. Et tous les principes, chacun avec son énergie et ses forces, se sont mis de la partie. Et par-dessus tout, les deux principes auxquels est suspendue la vie cosmique : le masculin et le féminin. »

Et encore :

« Il semble que les deux principes aient d'abord voulu régler leur compte tout seul et pas dans les masses d'hommes inconscientes qui se battaient. »

Et encore :

« Sans une guerre pour les principes, jamais la religion du soleil d'abord hostile à celle de la lune n'aurait risqué de se confondre avec elle jusqu'à lui être inextricablement mêlée. »

Artaud, poursuit :

« Toujours est-il qu' Héliogabale, le roi pédéraste et qui se veut femme est un prêtre du masculin. Il réalise en lui l'identité des contraires – mais il ne la réalise pas sans mal et sa pédérastie religieuse n'a pas d'autre origine qu'une lutte obstinée et abstraite entre le masculin et le féminin. »

Guerre, donc, entre le masculin et le féminin, guerre abstraite mais qui s'incarne dans des parlêtres nommés respectivement hommes et femmes, avec une déconnexion du sexe et de l'anatomie - qui n'est pas le destin... « Tout amant est un guerrier et il a des camps retranchés », chante Ovide.

On peut entendre là l'une des formulations centrales de Jacques Lacan selon laquelle il n'y a pas de rapport sexuel qui puisse s'écrire logiquement mais un symptôme fondamental qui y supplée – là, gît le secret de la psychanalyse – Deux ne feront jamais Un. Le sexuel est partout, le rapport nulle part.

« La guerre entre l'homme et la femme ne connaît pas de normes ni de loyauté », pense le guerrier survivant dans « La Taverne des destins croisés » d'Italo Calvino.

« Mais j'objecte à être tué en temps de guerre », rappelle le loustic Jacques Vaché du haut de son Umour sans H, qui dit non, qui dit merdre au discours du maître militaire tel que Benjamin Péret l'a traduit en vers dans « Je ne mange pas de ce pain-là » : Le général nous a dit/ Le doigt dans le trou du cul/ L'ennemi est par là Allez/C'était pour la patrie/Nous sommes partis, etc...

C'est à la poésie, cet acte qui engendre des réalités nouvelles à travers l'expression du langage humain ramené à son rythme essentiel, qu'il revient de porter cette salubre objection, précédée par cette phrase de Freud à l'adresse de Théodore Reik : « Les gens n'ont pas besoin de rester collés l'un à l'autre lorsqu'ils vont ensemble. ».

Ici, à Rainer Maria Rilke écrivant à Merline « Oh ! Chérie, faisons chacun notre petit bout de travail... »

« Lorsqu'on a pris conscience de la distance infinie qu'il y a entre deux êtres humains quels qu'ils soient, une vie côte à côte, peut être possible. Il faudra que les deux partenaires deviennent capables d'aimer la distance qui les sépare et grâce à laquelle chacun des deux aperçoit l'autre entier découpé sur le ciel. »

Ici encore, à Hölderlin :

« Pareilles aux querelles des amoureux sont les dissonances du monde. La réconciliation est au milieu du conflit et tout ce qui est séparé se retrouve. Dans le cœur, les artères se séparent et se retrouvent et tout est vie, une, éternelle, ardente. »

Autrement dit : « Beau comme la rencontre fortuite sur une table de dissection d'une machine à coudre et d'un parapluie. »

Dit autrement : Beau comme le nouvel amour, amour athée qui ni n'y croit au partenaire ni ne le croit.

Il existe également une guerre à laquelle se livrent les principes, mais cette fois à l'intérieur même d'un des deux principes, le féminin. C'est cette guerre farouche dans le féminin qui va être interrogée ici, la guerre sans merci qui, parfois, peut se déclarer, avec sa cohorte de dommages, de désolation, de dévastation, entre une mère et sa fille sous le signe de la détestation.

Avant d'aborder ce qui constitue le cœur de cet exposé je m'arrêterai brièvement pour interroger une autre sorte de guerre, toujours d'actualité. La guerre Sainte. « La guerre Sainte » est le titre d'un long poème écrit en 1940 par René Daumal, l'un des fondateurs du mouvement littéraire – existentiel aussi bien – du Grand Jeu.

Je cite :

« Le Grand jeu est irrémédiable, il ne se joue qu'une fois. Nous voulons le jouer à tous les instants de notre vie. »

L'autre grande et tragique figure du Grand Jeu étant le poète junkie Roger Gilbert-Lecomte et sa recherche éperdue (d'avance) d'un état anténatal, prénatal.

Daumal :

« Je vais faire un poème sur la guerre. Ce ne sera peut-être pas un vrai poème mais ce sera une vraie guerre. »

« Le poète, continue Daumal, serait ici plein à craquer des mille tonnerres de la multitude des ennemis qu'il contient, car il les contient et les contente quand il veut. »

Daumal toujours :

« Il faut être mort à l'erreur, il faut avoir tué les traîtresses complaisances du rêve et de l'illusion commode. Et cela est le but et la fin de la guerre et la guerre est à peine commencée, il y a encore des traîtres à démasquer. »

« Il faut avoir brisé les miroirs menteurs, il faut avoir tué d'un regard impitoyable les fantômes insinuants. »

Marqué par la pensée soufie, par la pensée indienne surtout – Daumal était un remarquable sanskritiste – l'écrivain évoque dans ce poème la guerre que chaque sujet se doit de mener contre lui-même, son meilleur ennemi, et les illusions, les mirages, les prestiges creux du moi – cette identité d'aliénation - et cela dans le but de s'approcher (je cite) « de la limite vers laquelle tend l'effort incessant de la conscience qui s'éveille. »

Bien avant Daumal, Rimbaud dans « Une saison en enfer » rappelait que « le combat spirituel est aussi brutal que la bataille d'hommes. »

Daumal poursuit son offensive :

« Au premier semblant de victoire je m'admire triompher et je fais le généreux et je pactise avec l'ennemi.

Il y a des traîtres dans la maison, mais ils ont des mines d'amis, ce serait si déplaisant de les démasquer.

Ils parlent à la première personne, c'est ma voix que je crois entendre, c'est ma voix que je crois émettre : Je suis, je sais, je veux.

Voyez la jolie paix qu'on me propose. Fermer les yeux pour ne pas voir le crime. S'agiter du matin au soir pour ne pas voir la mort toujours béante. Se croire victorieux avant d'avoir lutté. Paix de mensonge. S'accommoder de ses lâchetés puisque tout le monde s'en accommode. »

Contre cette paix de vaincus, de collabos, Daumal en appelle à la Guerre Sainte ; il affirme que celui qui a déclaré cette guerre en lui, « il est en paix avec ses semblables. Et plus règne la paix au-dedans du dedans, dans le silence et la solitude centrale, plus fait rage la guerre contre le tumulte des mensonges et l'innombrable illusion. »

« Je parlerai, conclut Daumal, pour que mes paroles fassent honte à mes actions, jusqu'au jour où une paix cuirassée de tonnerre régnera dans la chambre de l'éternel vainqueur. »

Trois quarts de siècle plus tard, dans « Univers préférables », Pierre Bergounioux, évoque lui aussi cette guerre de tous les temps, de tous les instants même : « On pensait la paix au sein de soi-même et c'est dans une guerre sans fin qu'on s'engageait. »

Dans la Bhagavad Gîta, « Le chant du bienheureux », épisode VI du Mahabharata, rédigé en langue sanskrite aux alentours du IIIe siècle et IIe siècle avant Jésus Christ, Arjuna, le guerrier émérite du clan des Pandava, clan qui représente les forces de cohésion et d'harmonie, trouve un allié redoutable en la personne du cocher de son char le dieu Krishna qui va le convaincre de prendre les armes contre ses cousins du clan des Kaurava – les forces de dissolution.

Dans la guerre Sainte, guerre secrète qu'un sujet mène avec et contre lui-même et contre son désir aveugle, égocentrique, contre la colère et la convoitise, « triple porte de l'enfer » pour la Gîta, la psychanalyse et le psychanalyste peuvent être et sont de puissants alliés pour que s'accomplisse, contre le tout-à-l'égo, cette formule rimbaldienne : « posséder la vérité dans une âme et un corps ».

Fiction de vérité certes, dirons-nous depuis le versant analytique, comme l'on parle de l'éclair d'un bout de réel. Destitution de la vérité toute d'un côté, pas d'accès continu au réel de l'autre, mais quand même...

« Mais j'objecte à être tué en temps de guerre », insiste Jacques Vaché qui, fidèle à son habitude, sirote « quelque monstrueux cocktail à double paille », dans sa « chère atmosphère de tango à 3 heures du matin ».

Laissons à l'indépassable stratège Sun Tsé et à son « Art de la guerre » le soin de nous rappeler ceci, véritable traité de savoir vivre et lutter à l'usage des combattants que nous sommes nécessairement destinés à être de par notre affectation dans le langage et dans le social.

Contre toute servitude volontaire à laquelle nous convie chaque jour davantage le spectaculaire intégré et son allié le discours capitaliste, promoteurs tous deux du marché du manque à jouir généralisé et de « la machine à décerveler qui marche à grand bruit », comme l'écrit Vaché, lisons-relisons-appliquons le traité militaire de Sun Tse.

Bien plus qu'à Isidore Ducasse et à son lapidaire « Cache toi guerre » dans Poésies II ou à l'impayable Marcel Duchamp parlant de « la bagarre d'Austerlitz », appuyons-nous sur la parole du maître chinois :

« Quelques critiques que puissent être les situations et les circonstances où vous vous trouvez, ne désespérez de rien ; c'est dans les occasions où tout est à craindre qu'il ne faut rien craindre ; c'est lorsqu'on est environné de tous les dangers qu'il n'en faut redouter aucun ; c'est lorsqu'on est sans aucune ressource qu'il faut compter sur toutes, c'est lorsqu'on est surpris qu'il faut surprendre l'ennemi lui-même. »

Après la Chine et son art militaire, Freud et Lacan maintenant et leur engagement aux côtés de l'inconscient évasif qui opère à l'insu du sujet psychologique et rend par là, depuis toujours, la psychanalyse inadmissible, persona non grata dans le gotha du réseau de communication planétaire, cette ligne Imaginot, qui aveugle et sait tout, dressée contre l'Inconscient. Rappelons-nous du renversement opéré en 1976-1977 par Michel Foucault dans « La volonté de savoir » et Roland Barthes dans « Sade, Fourier, Loyola » : « La censure sociale n'est pas là où l'on empêche, mais là où on contraint de parler. » Psychologie de masse de la soumission.

Chez les parlêtres, vous le savez si vous vous intéressez à la psychanalyse, la sexualité n'a rien de naturel, effet de langage, traumatisme. L'assomption de la position masculine ou féminine est bien plutôt le résultat d'un processus logique plus que d'un parcours ordonné au sens psychologique du terme et qui comporterait à son issue la délivrance d'un diplôme de maturité bienvenue – advenue.

Freud, dans son enseignement, pose le primat d'un phallus, cet attribut universel, et les enfants freudiens doivent à un moment déchoir de cette illusion à travers la perception du manque ; accomplie sur le versant imaginaire, cette assomption du manque se devant cependant être symbolisée.

Si pour le petit garçon le complexe d'œdipe s'achève lorsque celui-ci assume la conséquence de la menace de castration, chez la fille c'est la découverte de ce manque – et spécialement chez la mère, qui ouvre pour la petite fille, déçue, les portes de l'œdipe, le port œdipien du père, vers laquelle la fille doit s'orienter et se séparer de la mère, son premier objet d'amour.

La mère ne pouvant donner à son enfant ce qu'elle attend, là se trouvent les racines de la haine entre la fille et la mère. On peut dire de cette hostilité naissante ce qu'Antoine de Jomini a dit de la guerre : « Qu'elle n'est point une science positive et dogmatique, mais un art soumis à quelques principes généraux, et plus que cela encore, un drame passionné. »

Le cheminement de la fille la conduirait ainsi à la haine et c'est le mouvement haineux qui détacherait la fille pour l'orienter vers le père supposé pouvoir donner le phallus – l'enfant désiré du père.

Dans le psychisme, comme ailleurs dans l'existence, des accidents peuvent se produire, repérés par Freud et qui témoignent de dommages psychiques graves, de traumatologies inconscientes quand, autre option, la fille-la femme ne se retrouverait pas enfermée dans l'impasse hystérique qui lui donnerait à penser et à vivre qu'une autre femme posséderait le mystère de la vraie femme.

La fille peut ne pas se détacher de la mère pour aller vers le père et former un couple hainamoreux

avec elle, ou alors allée vers le père la fille peut ne plus se détacher de celui-ci et ne pas s'adresser à un partenaire masculin, fixée à cette place pour toujours. Enfin, la fille peut aussi rejeter la découverte de la différence des sexes et développer un complexe de masculinité.

Pour Freud dans ses « Nouvelles conférences sur la psychanalyse », il y a avant le complexe d'œdipe une période très importante qui unit la mère à la fille, à la fois fixation et sentiments tendres et agressivement hostiles.

C'est déjà dans le rapport précœdipien que la fille peut faire advenir fantasmatiquement le phallus sous la forme de l'enfant qu'elle voudrait donner à la mère ou recevoir d'elle, enfant phallique, objet métonymique, qui dérive des objets partiels.

Ainsi, les phénomènes de réaction névrotique ne sont pas forcément déterminés par la relation présente à la mère actuelle mais par les relations infantiles à l'image de la mère des temps originaires, puissance ravageante – on l'entend dans les propos de Freud – d'une vieille imago de la mère de l'Urzeit, des temps originaires ce qui peut expliquer qu'il puisse y avoir des effets nocifs venus de mères pacifiques.

Dans ses écrits ultimes sur la sexualité féminine, Freud qualifiera certaines des conséquences du rapport mère-fille de catastrophe, la fille quittant la mère sous le signe de l'hostilité. Freud parle également de l'angoisse de la fille d'être tuée dévorée par la mère. Combien d'analystes ont ainsi pu entendre sur leur divan les propos de femmes qui ne veulent pas, (je cite), « se lais-

ser bouffer par leur mère », – les mamans miam-miam – quand elles ne parlent pas de mères atroces ou toxiques.

La catastrophe pointée par Freud préfigure en cela le ravage Lacanien annoncé dans l'Étourdit.

Il convient d'évoquer un instant le rôle de notre ami qui ne nous veut pas que du bien, (« cet être suprême en méchanceté », dirait Sade), le surmoi, dans le ravage maternel chez une femme, en ce qu'endeuillée de l'objet maternel celui-ci reste incorporé chez la fille sous la forme d'un surmoi délétère dont on peut voir les effets physiques dans la vie de certaines femmes : passions tristes, dépression comme recul devant l'effort de « s'y retrouver dans l'inconscient », érotomanie, boulimie, anorexie, alcoolisme, kleptomanie, somatisations diverses mais aussi masochisme moral signalant un besoin de punition inconscient ainsi qu'une jouissance secrète du ravage subi par le sujet. Allô ! maman bobo. Autant d'amères victoires.

L'on peut enfin rappeler ici la remarque de Freud :

« Nous avons l'impression chez beaucoup de femmes que leur âge mûr se trouve rempli du combat avec le mari, comme leur jeunesse fut remplie d'un conflit avec la mère, l'homme endossant avec le temps l'héritage maternel, et à ce titre une femme peut continuer à aimer ou détester sa mère à travers les hommes rencontrés. »

La logique Freudienne tranche la question du phallus sous la forme d'avoir ou pas le phallus et c'est là le seul repérage qu'il peut y avoir entre hommes et femmes. C'est cette logique qui va amener Freud à poser « le roc de la castration », roc sur lequel vont venir se briser bien des analyses, le « refus de la féminité » étant entendu par les deux sexes comme le fait de ne pas accepter le féminin, chez les femmes cette forme pouvant prendre la forme du penisneid, envie du pénis.

Mais alors, que veut une femme ? Énigme du désir féminin que va affronter notre héros-héraut préféré Jacques Lacan visant le dépassement de cette butée freudienne, via une psychanalyse orientée vers le réel.

Pour celui-ci, à la suite et au-delà de Freud et de la logique unaire de l'œdipe, si les femmes témoignent certes de l'importance du rapport au phallus, ce n'est pas pour autant tout ce qui les intéresse, l'amour occupant pour elles une position privilégiée, condition de leur jouissance plus que de l'objet du fantasme pulsionnel qui prime chez les hommes.

Là où Freud mettait déjà l'accent sur la démarche de la demande de la petite fille à sa mère, Lacan affirme que ce qu'une femme attend de sa mère (je cite) : « C'est plus d'existence et de subsistance que du père ». Subsistance devant s'entendre au sens de ce qui entretient l'existence – ce qui n'est pas rien, vous en conviendrez.

Cette attente se trouve située en regard du réel de la position féminine, de cet impossible qui relève de ce qui ne cesse pas de ne pas s'écrire.

C'est dans les formules de la sexualité que se dégagent les conditions

logiques de l'au-delà de l'œdipe freudien et en ce qui concerne le féminin au travers d'un ensemble ouvert du fait de l'inexistence de l'exception.

Cet ouvert qui ne constitue pas un tout est un pas-tout et la jouissance féminine n'est pas toute assujettie au registre phallique d'où le célèbre et mal compris « La femme n'existe pas » qui pose qu'il n'y a pas d'universel de la femme, mais une logique du transfini marquée par le principe d'inaccessibilité.

Chaque femme est sans-pareille, de quoi faire rêver-baver certains hommes ou en amener d'autres à tenter de fixer l'errance féminine et de colmater comme ils peuvent cette brèche dans l'ouvert : rappelons-nous les 3 K freudiens : kinder, kuche, kirche, enfant, église, cuisine ; le pseudo-libertinage actuel tant à la mode n'étant, dans un monde réellement renversé, que la version new-look des 3 K, à savoir une suppléance, à la va comme je te baise, au non-rapport sexuel, à son ab-sens.

À travers l'Encore qui caractérise la demande féminine, la femme attend son être féminin de l'Autre qui – tâche impossible – se doit de lui apporter des signes d'amour qui feront l'unité de son être.

Ce qu'une femme attend de sa mère, à la fois être et subsistance, c'est précisément ce que sa mère, qui est une femme, et qui s'inscrit dans ce qui est exposé plus haut, ne peut précisément lui donner – savoir où est et trouver sa place.

Une mère ne peut transmettre un savoir assuré à sa fille, un savoir sur la féminité dans la mesure où il n'y a pas de savoir sur la jouissance féminine, savoir sans enseignement, impossibilité de structure, fourberie de l'Inconscient...

C'est dans la mesure où il n'existe pas de savoir transmissible sur la féminité et que chaque mère a dû trouver seule sa solution à elle, unique, cafouilleuse ou réussie, que se fonde et se déclare parfois de – façon contingente - la guerre entre mère et fille ; cette dernière pouvant se soutenir de l'illusion que la mère recèlerait - non pas l'agalma – mais le secret de la féminité et ne voudrait pas le livrer à sa fille alors que cette mère a dû se débrouiller comme elle a pu pour trouver un partenaire dont elle se fait le symptôme pour avoir des enfants.

Quelques brefs exemples entre mille pour illustrer cette conflictualité dans laquelle des femmes n'ont pas suivi la recommandation de Jean-Pierre Verheggen dans « *Ridiculum vitae* » : « Quittez vos mères infernales, propriétaires de votre corps et de l'hygiène de vos grammaires ! Priez sainte Horreur de vous en défaire ! Filez ! »

Le film d'Ingmar Bergman « *Sonate d'automne* » qui met en scène, après 7 ans de séparation, l'affrontement entre Charlotte – Ingrid Bergman, pianiste de renom qui décide de renouer des liens avec sa fille Eva – Liv Ullmann.

« La pianiste » roman d'Elfriede Jelinek dont Michaël Haneke a tiré un film dans lequel on voit l'échec de la fille Erika Kohut à combler son étouffante génitrice avec laquelle, à 40 ans, elle vit toujours dans le même appartement.

La vie déchirée de Colette Peignot – Laure – La Sainte de l'abîme – évoquée longuement dans le séminaire numéro 5 de l'AEFL consacré aux « Destins de la pulsion de mort ». Laure, compagne de Georges Bataille, dont la vie fut marquée très jeune par la disparition des hommes de la famille, son père, Georges et ses deux oncles André et Rémi tués à la guerre et par la rupture avec sa mère, bourgeoise confite en dévotion et conformisme : « paradis de bourgeoisisme épousseté, d'ordre, d'attachement apeuré et touchant à de petites habitudes et à de petits devoirs », comme se moque Harry Haller, « Le Loup des steppes » de Hermann Hesse.

S'ensuivra une vie errante et passionnée-ravagée dans laquelle Laure s'en ira jusqu'à se faire un temps, en 1929, l'objet déchet - « l'êtron », avec un accent circonflexe sur le e – d'un médecin pervers-érotomane Édouard Trautner à Berlin.

Comment ne pas évoquer Marie Donadieu, la mère de Marguerite Duras et la demande sans fond que cette femme entretenait vis-à-vis de ses 3 enfants. Mère ravagée par la vision de ses concessions incultivables à cause de l'envahissement des marées du Pacifique. Mère ravageante, dont Duras dira plus tard que « seule l'écriture est plus forte que la mère ». Ravage dont l'écrivaine, dans ses derniers écrits autobiographiques dira qu'on peut en voir le signe, le ravage sur son visage bouffi d'alcoolique. Cette même Marguerite Duras qui demande à l'Amant de l'initier à la féminité, ce que sa mère, déprimée, ne pouvait, moins encore que toute mère lui enseigner.

« Mais j'objecte à être tué en temps de guerre », se rappelle une dernière fois à notre bon souvenir Jacques Vaché avant que d'absorber les 40 grammes d'opium qui lui furent fatals à l'hôtel de France à Nantes en janvier 1919.

Trop, c'est trop, Jacques ! Même si le 46e « Proverbe de l'enfer » de William Blake rappelle que « Tu ne sais jamais ce qui est assez, à moins de savoir ce qui est plus ».

Mais laissons Vaché à son overdose a-sociale et revenons pour conclure aux objections de la psychanalyse contre la possible tuerie mère-fille.

Pour Freud, (je cite), « C'est l'affaire de la fille de se libérer de l'influence de la mère ». Dans le tout dernier enseignement de Lacan, le symptôme plus encore que le fantasme occupe une place déterminante. Il s'agit de savoir y faire et de s'identifier à son symptôme fondamental avec lequel le sujet aura trouvé un nouvel arrangement.

À ce titre, une femme peut accéder à un Gai – Savoir y faire avec sa féminité fondée sur son réel, sur l'assomption de son propre corps et sur la reconnaissance qu'il y a un manque de signifiant de la féminité pour l'homme comme pour la femme, celle-ci ne s'imaginant plus pouvoir valoir pour toutes

les femmes : être la toute-toute de son tout-tout phallique de mari.

En autodidacte, là où manque un modèle de la fonction, une femme peut trouver son chemin singulier, son identité propre et faire la paix avec sa mère, enterrer la hache de guerre, hors de tout reproche et de toute revendication haineuse, hors de tout envahissement maternel qui viendrait la ravager tel un raz de marée psychique contre lequel rien ne ferait barrage...

À la question abyssale : Qu'est-ce que peut une femme confrontée à l'opacité du mystère féminin qu'aucune mère ne pourra jamais éclaircir, autorisons-nous à avancer, pour infinir, cette phrase de Stéphane Mallarmé, tirée d'Igitur, dont a été détournée pour la bonne cause, celle des pas-toutes, un simple pronom :

« Elle peut avancer parce qu'elle va dans le mystère. »